

des méthodes d'analyse mises en œuvre combine l'étude des trésors, de la production monétaire, de la métrologie, des documents épigraphiques et de la littérature antique.

Christian LAUWERS

Pierre COSME, Jean-Christophe COUVENHES, Sylvain JANNIARD, Giusto TRAINA et Michèle VIROL (Éds), *Le récit de guerre comme source d'histoire, de l'Antiquité à nos jours*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2022. 1 vol. broché, 16 x 22 cm, 616 p. (INSTITUT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 49 €. ISBN 978-2-84867-869-6.

Cet ouvrage est dirigé par des spécialistes de l'histoire militaire, des antiquisants, mais pas seulement. En effet, Pierre Cosme, Jean-Christophe Couvenhes, Sylvain Janniard et Giusto Traina, tous historiens de l'Antiquité grecque ou romaine, se sont ici associés avec Michèle Virol, professeur des universités en histoire moderne. À l'occasion de plusieurs journées d'études, ils ont réuni des chercheurs de tous horizons pour se consacrer à l'étude du récit de guerre. Ce dernier peut-il prétendre à nous renseigner sur l'histoire des guerres qu'il relate ? Autrement dit, n'est-il voué qu'à raconter, ou peut-il servir de source historique ? Les journées d'études tenues à Rouen, Paris ou encore Poitiers visaient à étudier le récit de guerre (oral, écrit, visuel) et des hommes en guerre, et surtout à en prouver l'intérêt historique. De ce fait, l'ouvrage qui en résulte se veut thématique, transpériode et transdisciplinaire. Comme l'affirme Hervé Drévillon en conclusion, l'ouvrage réussit brillamment à faire « des récits de guerre un objet d'histoire, [...] un phénomène historique » en décortiquant patiemment le sujet. Ce récit est d'abord envisagé comme source et comme genre : est-il véridique ? qualitatif ? Pour y répondre, les chercheurs abordent la guerre et sa description sous plusieurs angles : si elle est racontée dans son entièreté, partiellement, si certaines parties sont modifiées ou non mentionnées, si l'intérêt est davantage porté sur un fait ou un type d'évènement (combat singulier, blessure, tuerie, etc.) ou s'il s'agit d'une chronologie plus large. Il est aussi question de voir par quels biais ce récit de guerre est narré, en somme une typologie du récit : épistolaire, mémoriel, historiographique, etc. Cette analyse fondamentale du récit de guerre est essentielle et les auteurs le démontrent bien ici ; il s'agit d'étudier un genre littéraire avant tout, lié à un certain univers mental, à un contexte précis et surtout à des règles dictées par le genre littéraire du récit en question. Ce dernier est fortement contributaire du contexte et des exigences qui s'y rapportent. En effet, en période de guerre, et ce de tout temps, toute une série de considérations relatives à la narration de ces conflits armés entre en jeu : les questions de propagande, de politique, de mémoire ou simplement la volonté de réinterpréter les faits pour encourager, dissuader, embellir. L'ouvrage insiste donc sur la nécessité de passer outre ces « biais » et de rechercher l'historique derrière le fait. Nous avons affaire à une véritable méthodologie d'un document *a priori* malléable. Une fois cette étude de source établie, Maxime Petitjean, Pascal Butterlin ou encore Séverin Duc interrogent la violence en temps de guerre et y appliquent cette méthodologie. Il est toujours question de déterminer où commence la violence réelle et où s'arrête la violence imaginée, mais aussi de voir si la description de cette violence sert un dessein précis. Par ailleurs, il est important aussi de déterminer pour chaque époque, la « norme » de violence

acceptée. Enfin, dans une troisième et dernière partie, l'ouvrage aborde une question fort prisée, celle de la place des civils. Cette dernière est étudiée de différents points de vue. Le type de civil y est observé en portant une attention à leur âge, leur sexe, leur place dans la société (un homme d'église, un politicien, un médecin ou bien un simple citoyen) ou encore leur implication dans les conflits, de plein gré ou non. Le contexte de guerre est également étudié : ainsi Michèle Virol s'intéresse-t-elle au contexte de siège, Françoise Michaud-Fréjaville à celui de la défaite, etc. La place des civils est aussi analysée par le biais de la source et de son auteur, les contributeurs au volume établissant par exemple une distinction entre une correspondance entre civils, une étude de la vie civile par un historien ou un écrivain, ou encore un civil écrivant un journal. En définitive, chacune des trois parties de l'ouvrage sont indéniablement le fruit d'un travail important et minutieux, ayant exploré une grande diversité d'angles d'approches. L'ouvrage, en fournissant des analyses transversales et transdisciplinaires complètes nous offre un aperçu méthodologique et typologique précieux de ce genre de récit.

Camille MOSTAERT

Philippe LE DOZE (Éd.), *Le costume de prince. Vivre et se conduire en souverain dans la Rome antique d'Auguste à Constantin*. Rome, École française de Rome, 2021. 1 vol. broché, 590 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 587). Prix : 35 €. ISBN 978-2-7283-1495-9.

Cet ouvrage considérable dirigé par Philippe Le Doze rassemble pas moins de vingt-deux contributions en français, anglais et italien ; il est consacré à l'étude des normes et des attitudes que les princes se devaient d'adopter en vue de légitimer auprès des différentes couches de la société leur position souveraine à la tête de l'Empire romain. L'objectif de ce recueil est de comprendre comment s'élabore la *persona* politique du bon empereur, quelles sont les attentes des populations et dans quelle mesure celles-ci ont influencé son façonnement. Encadrées par une introduction de l'éditeur et une conclusion de J.-M. Roddaz, suivies par un index et des résumés bilingues, les études présentées dans ce volume s'articulent selon trois axes, qui divisent le livre en trois parties. La première s'attache à définir la fonction de prince au sein de la *res publica* et explore les facteurs de sa variabilité. C.H. Lange inaugure la discussion en revenant aux origines du changement de régime du 1^{er} s. av. J.-C. : il évalue les différentes manières de concevoir Actium, et conclut que la complexité de l'idéologie augustéenne réside dans les interprétations multiples de cet événement. Ph. Le Doze questionne ensuite l'évolution de la place du prince au sein des institutions républicaines et démontre que la conservation du rôle du SPQR est instrumentalisée pour soutenir le maintien du Principat et le distinguer des régimes tyranniques. S. Benoist observe une pratique récurrente dans la construction des identités impériales avec une désignation du *princeps* et de son rapport au monde à travers sa nomenclature, l'octroi de titres et fonctions (*tituli*) qui légitiment son autorité et sa mise en scène dans l'espace politique pour affirmer son image de *civilis princeps*. Une réflexion sur la liberté des empereurs à définir leur propre style de figuration est ensuite menée par O. Hekster, qui démontre l'existence d'une codification de l'imagerie impériale, contrainte de puiser dans un répertoire traditionnel restreint en ce qui concerne la représentation